

Cet obscur objet du mariage

Phantom Thread de Paul Thomas Anderson

Jean-Philippe Gravel

Volume 36, numéro 2, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88078ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gravel, J.-P. (2018). Compte rendu de [Cet obscur objet du mariage / *Phantom Thread* de Paul Thomas Anderson]. *Ciné-Bulles*, 36(2), 49–49.



Phantom Thread

de Paul Thomas Anderson

Cet obscur objet du mariage

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

L'œuvre de Paul Thomas Anderson ne cesse d'étonner par sa force de renouvellement : celle de se réinventer d'un film à l'autre, mais aussi de proposer quelque chose de nouveau à l'univers référentiel et cinéphilique qu'il explore. **Phantom Thread** se prête au jeu de l'exercice de style sans s'y limiter et emploie moins ses nombreuses références par simple déférence que par désir de les dépasser et d'y apporter quelque chose de neuf.

L'intrigue d'**Inherent Vice** était aussi relâchée que la bande élastique d'un vieux caleçon. Celle de **Phantom Thread** se montre précise et serrée comme un corset victorien : un film sur le contrôle dans la forme et le fond. Roi de la haute couture anglaise de l'après-guerre, Reynolds Woodcock a une vie réglée comme une pendule. Le célibataire confirmé rêve encore que sa mère défunte veille sur lui et confie à sa sœur (et indispensable associée), Cyril, qu'un « monde de vivants gardé par les morts » ne l'inquiète pas, mais le rassure.

Comme plongé dans ce monde aussi richement ritualisé que mortifère et

suranné, **Phantom Thread** semble le **Barry Lyndon** de Paul Thomas Anderson. Ou son **Tristana**, tant l'arrivée de cette jeune femme de tête, Alma, dans la vie de Woodcock rappelle comment la jeune Catherine Deneuve faisait déroger Fernando Rey de ses routines et de ses valeurs figées dans le chef-d'œuvre trop méconnu de Buñuel. En filigrane, ces deux références font écho aux messages que Woodcock dissimule dans les doublures de ses créations : cachées par l'intertexte hitchcockien qui le domine jusqu'au calembour. Woodcock est proche d'Hitchcock, ce Pygmalion des plateaux qui redessina la garde-robe de ses actrices (et dont l'épouse se prénomme Alma). Et le récit, raconté du point de vue d'une jeune fille propulsée dans un monde fermé et réglé par le culte de rituels mortifères, lorgne certainement du côté des drames qui font se rencontrer codes sociaux et obsessions presque nécrophiliques, tels ceux de **Suspicion** ou **Rebecca**.

Ce film séduit à montrer Woodcock au travail, comme lorsqu'il prend les mensurations d'Alma pour dessiner sa première robe : une scène où passe tout l'émoi contenu de l'ancienne serveuse de café sur le point de devenir une muse. Il faut entendre la musique de Jonny Greenwood baigner dans l'élégance des arrangements de Gil Evans pour *Birth of*

the Cool (de Miles Davis) dans les quelques soirées mondaines auxquelles se prête le reclus Woodcock avec réticence. Et voir aussi comment se joue jusqu'à la caricature, dans les scènes de repas conjugaux, la rigidité du couturier dont les habitudes ne tolèrent aucune dérogation. Une dispute improvisée entre Woodcock et Alma sur la façon d'apprêter les asperges sera le pivot narratif qui engage la jeune femme opiniâtre sur le chemin d'une affirmation de plus en plus éloignée du corset étroit qui l'étouffe. Contentons-nous de dire que, signe de désordre d'abord, la solution viendra de l'invention d'un nouveau rituel où une omelette aux champignons se charge d'autant de poids dramatique que le célèbre verre de lait dans **Suspicion**...

L'interprétation s'écarte souvent du mode réaliste : celle de Daniel Day-Lewis se rapproche de l'expressionnisme allemand et des grimaces de Patrick McGee dans **A Clockwork Orange** quand Woodcock doit subir les rébellions d'Alma devenue son épouse. La mise en scène passe elle aussi de l'immersion fascinée au huis clos anxiogène, rêve et cauchemar feutrés à la fois. Et les nombreux emprunts et codes familiers de **Phantom Thread** étonnent d'autant plus que, en se prêtant au suspense en huis clos comme autant de fausses pistes, ils nous laissent au final le ravissement d'avoir vu un grand film sur l'amour et ses impondérables : à la fois antidote qui détruit et poison qui sauve. **CE**



États-Unis / 2017 / 131 min

RÉAL., SCÉN. ET IMAGE Paul Thomas Anderson **SON** Christopher Scarabosio et John Midgley **MUS.** Jonny Greenwood **MONT.** Dylan Tichenor **PROD.** Daniel Lupi, Megan Ellison, Paul Thomas Anderson et Joanne Sellar **INT.** Vicky Krieps, Daniel Day-Lewis, Lesley Manville, Harriet Sansom Harris, Brian Gleeson **Dist.** Universal